

Annexes

ANNEXE 1 = RENCONTRE AVEC ANTOINE RIGOT, METTEUR EN SCÈNE ET INTERPRÈTE

Victime d'un grave accident en 2000, Antoine Rigot n'a jamais renoncé. Ni à avancer, ni à poursuivre ses créations. Il voltigeait sur un fil ? Il voltigera sur terre et dans les airs. Après le succès du *Fil sous la neige*, ballet funambulesque pour sept fildeféristes, le voilà *Sur la route...*, en duo avec la Finlandaise Sanja Kosonen.

Le spectacle est librement inspiré du roman de Henry Bauchau, *Œdipe sur la route*. Quels échos y avez-vous trouvés ?

Plusieurs. D'abord, je suis sensible à cette écriture poétique et au travail historique du livre qui m'évoque beaucoup d'images. Et puis, il y a évidemment des liens entre ce qu'il raconte, l'errance, la reconstruction d'un homme... et mon histoire personnelle. Œdipe s'est banni et je n'irai pas jusqu'à dire que je me suis « auto-mutilé », mais il y a là une part d'inconscient qui me trouble. En 2000, j'avais besoin de faire un break. La veille de l'accident, je téléphonais au ministère de la Culture pour renoncer à la subvention qu'ils nous octroyaient. Je ne veux pas trop analyser ces choses-là, cela ne sert à rien mais bon... disons que c'est troublant.

Il y a quand même une différence de taille : Œdipe se mutilait volontairement, vous avez été victime d'un accident.

Oui, mais à l'arrivée, le résultat est le même ! Le handicap est là. Il y a une responsabilité de l'avoir fait. Je ne sais pas ce que c'est que le destin. Si je n'étais pas tombé, peut-être aurais-je eu un accident de voiture ? On peut extrapoler tout ce que l'on veut, je n'y crois pas. En tout cas, pas encore... C'est comme ça, voilà. La vie peut basculer à tout moment. Et la plupart des gens n'en ont pas conscience.

Sanja votre partenaire figure-t-elle Antigone ?

Plus ou moins. C'est en tout cas un rapport qui m'intéresse beaucoup : la présence, le soutien féminin. J'ai eu la chance d'avoir cette force-là autour de moi. Elle s'impose, même quand on ne l'accepte pas. Car il y a tout un chemin à faire pour accepter d'être dépendant... Cela dit, Antigone s'impose, mais ne le fait pas que pour lui. Elle en a besoin pour elle aussi. Ma compagne et mes filles se sont énormément investies pour moi et je sais qu'il y a quelque chose de cet ordre-là. Un besoin pour l'autre et pour soi-même...

Le titre du spectacle a trois points de suspension. C'est pour mieux signifier le mouvement ?

Oui et parce que ce n'est pas fini ! En fait, il y a trois idées : *Le Fil sous la neige*, *Sur la route...* et *Le Trou*, un solo que j'ai en tête sur la gestion sociale du handicap. Avec ces points de suspension, j'annonce la trilogie et l'idée que cela continue. Je suis dans un passage, mais je ne suis pas arrivé. Je sais que je me reconstruirai jusqu'à la fin de ma vie.

Propos recueillis par Charlotte Lipinska, en octobre 2009, Académie Fratellini.

ANNEXE 2 = SOPHOCLE SUR LA ROUTE

à Bertrand Py

Invitus Invitam

Violemment, serviteur de la tragédie, tu as confié au temps
À l'immensité du théâtre
Œdipe l'aveuglant.
Tu l'as livré, tu l'as vendu
Sur la scène des grands brûlés.

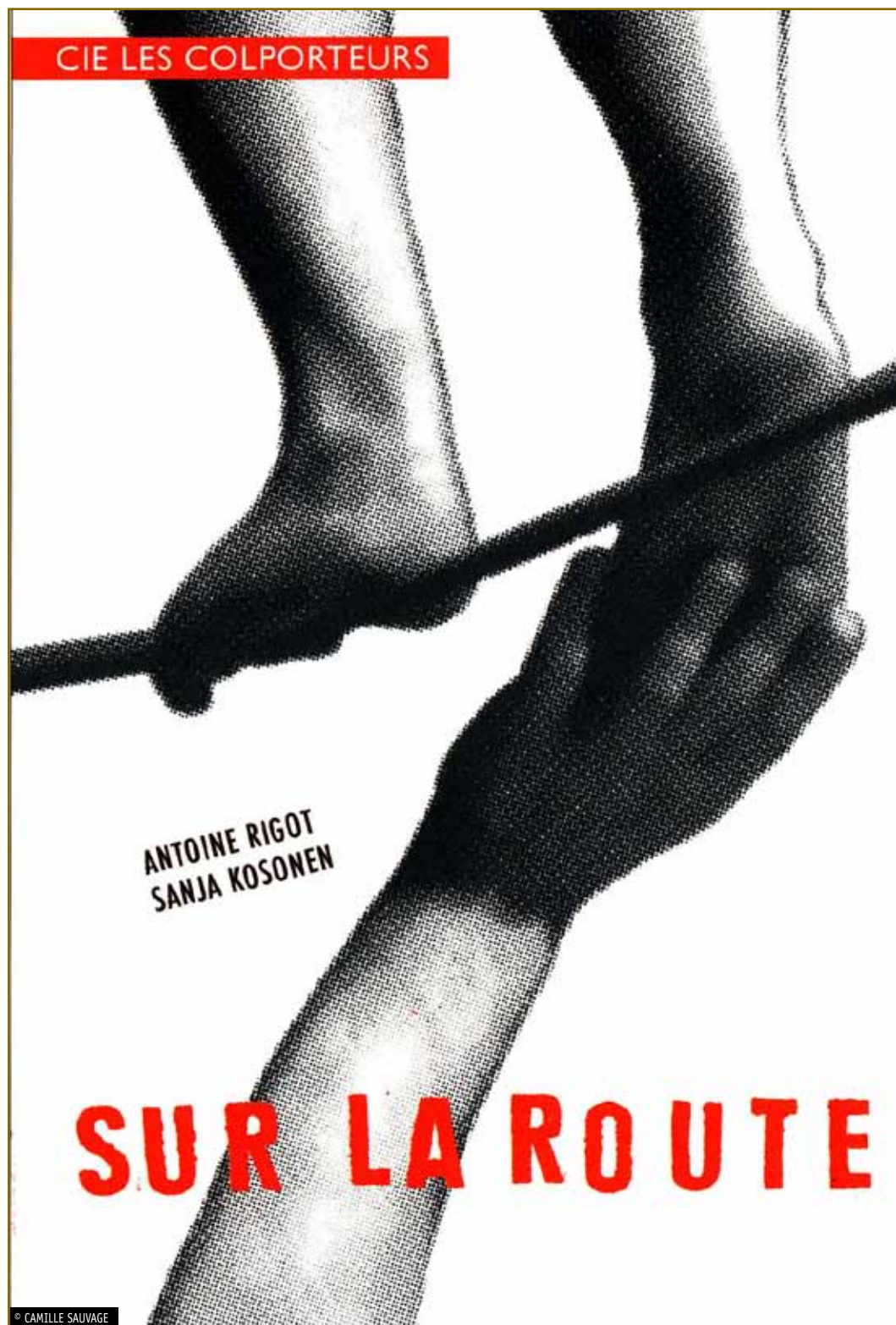
Tu as dévoré devant tous, serviteur de l'âpre poème
La dangereuse espèce humaine
Violemment libre
Absurde, peut-être, étrangère
Lâchée, étrangement lâchée sur l'étrange planète
Sans ruche ni reine d'abeilles
Sans harnais, sans longe et sans frein.

Suivant Œdipe sur la route, serviteur des langues du songe
Vint celle qu'on n'attendait pas
L'enfant longue, la naissante, la lucide, l'éclairante
Antigone du futur qui fait face aux prédateurs.
Seule avec le délirant, elle a vécu le détour que fait le divin mendiant
Elle a partagé ses jours, ses erreurs et ses bonheurs
Et soutenu le débat
Du cœur avec le malheur.

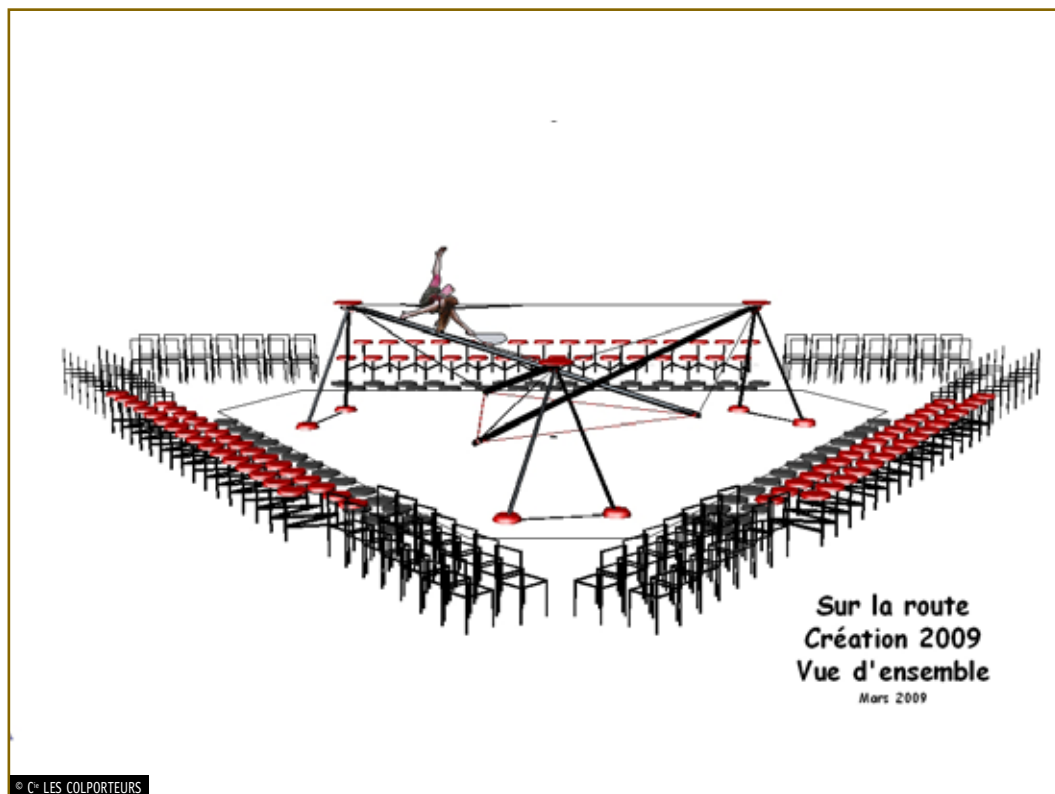
Sérénité, sérénité, la belle verrière, l'amoureuse méditation
Serviteur de la chambre intérieure, n'étaient pas dans notre héritage
Et quand tu mendiais avec elle, impatient de tant de patience et d'insaisissable lumière
Tu as dû, aimant Antigone
Tu as su l'exposer au ciel.

Bauchau Henry, *Poésie complète*,
Paris, Actes Sud, 2009, p. 296.
© Actes Sud 1990.

ANNEXE 3 = L’AFFICHE DU SPECTACLE



ANNEXE 4 = LE DISPOSITIF SCÉNOGRAPHIQUE



ANNEXE 5 = ENTRETIEN AVEC STÉPHANE COMON

1. Entretien avec Stéphane Comon, le 19 janvier 2010 à la Ferme du Buisson

Stéphane Comon⁽¹⁾ a réalisé pour la compagnie Les Colporteurs le design sonore et la régie-son des spectacles *Le Fil sous la neige* et *Sur la route*...

L'univers musical de *Sur la route*... joue un rôle déterminant dans la compréhension du spectacle. Le son apparaît prédominant dès la première seconde. À quel moment de la création du spectacle est intervenue la musique ?

Stéphane Comon : Dès le début... ; je venais pendant les répétitions avec mon ordinateur, plein de musique et j'expérimentais. La musique est intervenue avant même que je lise le livre *Œdipe sur la route* de Henry Bauchau. Je m'en suis beaucoup inspiré par la suite. La structure aussi était importante, ces résonances entre les fils... il me fallait penser un sens en cohérence avec cette structure.

J'ai fait de mémoire un travail de recherche et, en plus des sons enregistrés sur mon ordinateur, je jetais des coups d'œil sur le Net.

Une fois la matière sonore accumulée, j'ai donc mis un casque sur les oreilles pendant le travail de Sanja et Antoine et, chaque jour, je faisais des essais, j'improvisais, sur 100 à 200 musiques. Les tests aux enceintes me permettaient de savoir comment la structure réagissait aux sons, aux vibrations et quel était l'impact sur le déplacement des deux artistes.

Que vous a apporté cette recherche de musique sur Internet ?

S. C. - J'ai trouvé des informations sur la musicienne Ellen Fullman qui crée sa musique en marchant sur des câbles d'acier. Une assez belle coïncidence ! Cela engendre des sons quasi-électriques. Parallèlement à la technique du funambule, les sons qui provenaient des câbles rappelaient la sensation électrique et le vacarme qu'a ressenti Antoine lorsqu'il a chuté : « un grand vacarme suivi d'un grand silence ». J'ai contacté Ellen qui a accepté de composer pour le spectacle, la pièce *Harmonic cross sweep overtones*.

Vous dites avoir lu le livre après avoir commencé les improvisations musicales, quelle a été sa part dans votre inspiration ?

S. C. - En résonance avec le roman et l'histoire d'Antoine, je voulais faire tomber le son brutalement, comme un couperet : la tragédie d'Œdipe, comme celle d'Antoine, évoque un passé. Cet univers sonore asséné dès le début, le spectateur comprend que nous sommes dans l'après, qu'il est arrivé quelque chose et que

1. Lieu de diffusion culturelle circassienne et de résidences d'artistes au 5, rue du Plateau dans le 19^e arrondissement de Paris.

rien ne sera plus comme avant... En outre, il y a un morceau de Chostakovitch complètement désossé qui renvoie à la symbolique de la tragédie. On ne pouvait pas uniquement juxtaposer des morceaux, le langage des corps est fragile, la musique ne peut passer qu'en dessous, en filigrane.

La création musicale apporte au spectacle la dimension émotionnelle qui ne peut être dite. L'ambiance de marché par exemple, je l'ai trouvée à l'atelier du Plateau⁽¹⁾. Cette musique évoque le monde qui ne s'arrête pas devant Sanja/Antigone. Le passage musical fait travailler le mental afin de créer dans la tête du spectateur une image sonore.

Tout au long du spectacle, la musique vibre jusque dans nos corps. Quel système sonore particulier avez-vous utilisé pour produire cet effet ?

S. C. – Il y a six enceintes placées autour de la piste. Le son descend très facilement dans les graves, je souhaitais des sons qui enveloppent les deux artistes. Le son, on ne l'entend pas, on le ressent, il circule dans l'espace. J'aime l'idée que le spectateur serait un œuf qu'on plongerait dans l'eau bouillante, pour une plus grande immersion et intériorisation de l'histoire.

Le travail des sons inconscients fait aussi partie de la matière sonore. J'ai beaucoup travaillé sur l'exploitation des sons qu'on ne perçoit pas ou à peine. Il n'y a aucun silence non travaillé : des infrabasses résonnent à certaines fréquences, notamment dans la scène où Sanja s'énerve pour réveiller Antoine.

Le travail sur les bandes prenait beaucoup de temps. Avec les nouvelles technologies, on est plus libre, le mixage se fait en direct. Cela permet le tuilage des univers sonores sans

coupures. Mais avec cet univers des possibles que représente la musique sur ordinateur, je me suis fixé des contraintes pour créer.

Vous parlez de contraintes, quels types de contraintes vous êtes-vous imposées ?

S. C. – Une des contraintes majeures est l'introduction de la composition au piano, comme une distanciation, une détente même si la tension est toujours latente. Le postulat de départ était : l'absence de notes comme de mesures, pour atteindre une forme « d'enveloppe sonore ».

Les contraintes que je m'étais fixées avaient trait à l'idée de temporalité. Avec Ellen Fullman, on ne sait pas dans quelle époque on se situe. On n'appartient à aucune époque.

Comme je me suis beaucoup attaché au roman de Henry Bauchau, on retrouve par moment la flûte d'Alcion et aussi la même note de violoncelle reprise après le délire d'Antoine. C'est un rappel signifiant : tout ceci n'était pas qu'un rêve.

Pour cette partie au violoncelle qui revient comme un ostinato, j'ai fait appel à Anthony Leroy, je lui ai parlé de l'histoire d'Œdipe et d'Antoine, deux êtres qui essaient de se reconstruire, du rapport père/fille. J'ai aussi voulu créer des images mentales. Je suis donc allé chercher dans plusieurs univers cinématographiques : celui des films de Stanley Kubrick au traitement du son si particulier, comme *Orange mécanique* ou *2001, l'odyssée de l'espace*, celui de David Lynch qui travaille avec un très bon designer-son, Wendy Carlos, ou encore dans les publicités de Michel Gondry aux palettes sonores qui offrent d'énormes possibilités d'expression.